

LA FREAK, JOURNAL D'UNE FEMME

VAUDOU

SABINE PAKORA

Sorcières & cie

REVUE DE PRESSE



L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

Noire au-delà des préjugés

19 septembre 2022

Au Théâtre de la Reine Blanche, **Sabine Pakora** rappelle non sans humour que noire n'est pas un emploi. Accompagnée au plateau de deux sculptures grandeurs nature à son effigie – l'une en mama africaine, l'autre en pute -, la comédienne, autrice et metteuse en scène revient sur quelques expériences marquantes de sa vie de comédienne. Étant une femme noire aux formes très généreuses, elle est sans cesse renvoyée dans l'imaginaire des autres au rôle vidé de substances, de boniche, de prostituée ou de cruelle marâtre. Sans jamais chercher à creuser qui elle est et ce qu'elle a dans le ventre, tous l'enferment dans des carcans très clichés et quelque peu post coloniaux.

Sans acrimonie, et avec une certaine légèreté, elle balaye d'un revers de la main, *a priori*, idées préconçues et autres discriminations ordinaires. Caractère bien trempé affirmant un soi qui fait fi d'une société française corsetée de préjugés, elle signe un récit fragmentaire et kaléidoscopique piquant, mais jamais acide. Convoquant au plateau, les figures légendaires, telles **Sawtche Baartman**, plus connue sous le surnom la *Vénus Hottentote*, qui depuis des siècles ont essuyé les plâtres de cette curiosité malsaine des « Blancs », renvoyant systématiquement l'autre à un phénomène de foire, l'artiste franco-ivoirienne tente de mettre un point final à cette mascarade ségrégationniste et les draper d'une humanité enfin retrouvée.

Habitant la scène de sa sensible présence, **Sabine Pakora** touche juste avec naturel et élégance. Bien que l'ensemble manque encore un peu de fluidité, *La Freak* n'en est pas moins un spectacle nécessaire et vital !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

Podcast "L'Oreille est hardie"

Sabine Pakora, "la Freak" est chic



Sabine Pakora • ©Jérémy Lévy

Sabine Pakora comédienne est devenue autrice et metteuse en scène de son propre spectacle un peu par la force des choses. Dans "La Freak, journal d'une femme vaudou", seule-en-scène intelligent, instructif et très drôle, elle raconte tous les préjugés et toutes les discriminations que lui a valu son "identité" de femme noire et grosse dans le milieu du cinéma et du spectacle. Un parcours de la combattante à suivre dans "l'Oreille..."

Patrice Elie Dit Cosaque • Publié le 15 avril 2022 à 17h16

Elle entre sur scène vêtue d'un masque blanc et installe de part et d'autre de la scène deux sculptures en taille réelle qui lui ressemblent étonnamment. Toutes deux sont noires et

grosses. L'une est habillée en boubou façon "mama africaine", l'autre a tous les atours de la prostituée telle qu'on la représente au cinéma. Ces "super-mamas" comme les surnomme **Sabine Pakora**, accompagnent la comédienne tout au long du spectacle, comme un rappel constant des représentations toutes-faites, des clichés, des préjugés dans lesquels la jeune comédienne a été enfermée, enserrée dans son parcours.

Débuts ardu

Bac théâtre et formations dans des écoles de théâtre de Montpellier et de Paris en poche, l'aspirante comédienne comme les autres court les castings à la recherche de rôles divers et variés. On la remarque en tant que femme noire de forte corpulence. Du coup, elle trouve des rôles mais qui ne seront qu'un alignement d'images d'Épinal et des mêmes personnages immuables que l'on projette à partir de son physique, de sa couleur de peau et de ses rondeurs.

Sabine Pakora dans "La Freak, journal d'une femme vaudou" • ©Jérémy Lévy



S'enchaînent donc : les fameuses mamas africaines ou Afro-descendantes, les prostituées, les mères de familles de banlieue avec de préférence leurs rejetons dealers ou en prison, les femmes de ménage... et qui plus est, pour seulement des apparitions à peine une poignée de minutes à l'écran ! Toute sa singularité qui lui a entrouvert un jour les portes du cinéma est justement ce qui la mine maintenant en tant qu'artiste, un comble !

La route vers "La Freak..."

Au début, Sabine était pleine d'espoirs puis devant ces rôles tous moins intéressants que les autres, résignée à l'idée qu'il fallait bien remplir la marmite puis, réalisant à quel point l'artiste qu'elle était s'enfermait dans ces partitions qu'on lui faisait jouer, elle décide de réagir. Le premier vrai déclic viendra de *Noire n'est pas mon métier*. Dans ce livre et ce mouvement, Sabine Pakora livre son témoignage à l'instar de la quinzaine de femmes qui racontent leur parcours et leurs combats d'actrices noires ou métisses.

Avec d'autres comme Aïssa Maïga, Firmine Richard ou France Zobda, elle dénonce de fait l'absence de variété dans les rôles proposés et la façon dont le cinéma manque d'imagination dans cette matière de diversité. Un livre qui rencontre un certain succès, un moment de grâce avec la montée des marches du Festival de Cannes et un regard du public qui commence à changer... Tout cela galvanise Sabine qui se dit que son salut d'artiste ne pourra venir que d'elle-même.

Naissance d'un spectacle

C'est là que naît l'idée de son spectacle *La Freak, journal d'une femme vaudou*. Avec le jeu de mots qui dit l'Afrique et ses origines ivoiriennes mais aussi la « freak » qui traduit de l'anglais, évoque le monstre de foire, la marginale que l'on voudrait faire d'elle. Son parcours de comédienne ressemble à une suite de mésaventures et de clichés ? Elle en fera le sel de son seul-en-scène, se jouant de ceux qui la cantonnent à n'être que la Noire de service, interprétant tour à tour un réalisateur plein de lui-même, une mère de famille, une « tchipologue » (hilarante !) persuadée d'avoir tout saisi des cultures noires.

Autant de personnages qu'elle a croisés ou dont on lui a parlé et dont elle a complété les portraits en forçant juste ce qu'il faut, le trait. Une forme de miroir inversé, dit Sabine Pakora dans *l'Oreille est hardie* : au tour de la femme noire et grosse, victime de racisme et de grossophobie, de stéréotyper ceux qui soi-disant détiennent le pouvoir et le savoir... Juste retour des choses de ce de spectacle *La Freak...* !

Écoutez « l'Oreille est hardie »...

Et découvrez l'artiste Sabine Pakora et tous les états par lesquels elle est passée pour en arriver à devenir la propre star de son show. Écoutez-la donner son avis sur la situation aujourd'hui qui s'est un peu améliorée en France, selon elle : on lui propose depuis quelques mois des rôles un peu plus variés qu'auparavant (notamment dans les fonctions de ses personnages : médecin, enseignant, procureur...). Écoutez-la parler (un peu) au nom de la diaspora qu'elle soit africaine, antillaise, réunionnaise et pour toutes les personnes grosses car son histoire est aussi l'exemple d'une lutte contre le racisme et la grossophobie.

jeuneafrique

« La Freak », satire intime de la Franco-ivoirienne Sabine Pakora

Le 18 février 2022

Par Jane Roussel



Sabine Pakora au théâtre de la Reine blanche. © Jérémie Lévy

Sur les planches à Paris jusqu'au 20 février, la comédienne présente « La Freak, journal d'une femme vaudou ». L'occasion de dénoncer les stéréotypes qui l'ont toujours poursuivie, de la campagne française aux plateaux de cinéma.

On est accueillis au [théâtre de la Reine Blanche](#), à Paris, par deux sculptures grandeur nature, moulées sur le corps et le visage de la comédienne Sabine Pakora. « Ici, vous avez la mama, et là, la putain africaine », légende-t-elle. L'une est vêtue d'un boubou orange, l'autre est en sous-vêtements. Au centre, Sabine, vêtue de noir, s'installe pour répéter. Ce soir du 16 février, c'est la première de sa pièce « La Freak, journal d'une femme vaudou », un texte politique, féministe, intime et humoristique qui relate la vie rocambolesque qui est la sienne. En marge de la répétition, elle se raconte.

On connaît l'actrice pour ses rôles aux côtés de Juliette Binoche, de Charlotte Gainsbourg, de Sandrine Bonnaire, dans *Telle mère telle fille*, *La Dernière leçon* ou encore *Samba*, mais Sabine Pakora a commencé à incarner ses personnages bien avant qu'une caméra ne s'intéresse à elle. Gamine, devant son miroir, elle passe son temps à rejouer les films qu'elle a vus à la télévision la veille, refait les dialogues, se déguise.

Sabine Pakora est née en Côte d'Ivoire, mais est arrivée en France vers quatre ans, envoyée par son père, un riche exploitant forestier qui souhaitait que ses deux garçons et ses trois filles aient une solide éducation. Les garçons sont en internat en Bretagne, les filles dans plusieurs appartements successifs, où se relaient des membres de la famille ou des baby-sitters. Elles vont dans une école privée où leurs camarades de classe sont la progéniture d'élites venues du monde entier.

Un monde 100 % blanc

Mais le projet de vie dorée s'effondre quand le père fait faillite et disparaît progressivement des radars. « Il appelle de temps en temps, et petit à petit on n'a plus de nouvelles de lui », se souvient Sabine, qui a alors 7 ans. À partir de là, les montagnes russes commencent. L'école fait un signalement à l'Aide sociale à l'enfance. Les sœurs sont placées dans un foyer d'abord, puis dans une famille d'accueil. Elle a 12 ans.

« Dans le regard de cette famille blanche, je sens que mes goûts ne vont pas. Petit à petit, je me coupe de ma culture afro »

Pour la première fois, Sabine et ses sœurs plongent dans un monde 100% blanc, dans les campagnes du sud de la France. Leur arrivée dans ce village est un « événement ethnographique » explique-t-elle, et donne l'impression d'avoir fait un bond dans les années 1950. Elles sont vues comme « les pauvres petites africaines abandonnées », ce qui fait rire Sabine : « Nous, on débarque chez des agriculteurs aux pantalons craqués qui circulent en Citroën 2 CV rouillée, alors qu'on a grandi avec des Kickers aux pieds, des cirés à pois, en roulant en Mercedes. Pour nous, ce sont eux les pauvres gens ». Le décalage est brutal, deux cultures se rencontrent, ou plutôt l'une éclipse l'autre : « Dans le regard de cette famille blanche, je sens que la musique que j'aime, comme le funk, c'est nul, que mes goûts ne vont pas. Je suis une enfant et je suis dépendante d'eux. Petit à petit, je me coupe de ma culture afro ».

Mais son récit d'enfance est dénué de « pathos » et même une source d'inspiration : ses souvenirs s'incarnent sur scène au fil d'une galerie de personnages tantôt touchants, tantôt ridicules, qui dépeignent une France pas franchement ouverte aux traditions culturelles de la fratrie.

Mama africaine ou femme de ménage

« On a pensé à vous pour le rôle de prostituée, de mama africaine, de femme de ménage. Il faut que vous rigoliez, qu'on vous voit sourire, vous êtes un soleil ! » Elle ne saurait compter le nombre de fois où elle a entendu une phrase de ce genre lors des castings. « J'ai eu à jouer toutes les déclinaisons de ces personnages hauts en couleurs sans capital intellectuel ou économique ». Ça a commencé dès le collège, pour sa première pièce. La professeure de français leur fait jouer *Le Fantôme de Canterville* : « Moi, je suis en servante », rit-elle. La classe se rebelle : « Pourquoi Sabine ne joue pas la mère ? Ou n'importe quel autre personnage ? » Le CPE tranche, elle restera servante. La suite de ses aventures dans le milieu confirment sa première impression, comme elle en témoigne dans le livre porté par [Aïssa Maïga](#), *Noire n'est pas mon métier*, paru en 2018.

« Je n'ai aucun souvenir d'avoir été castée sans lien avec ma couleur de peau »

Sabine se souvient aussi de cette fois où on l'appelle pour être « silhouette » (un petit rôle avec une ou deux phrases à prononcer), alors qu'elle a déjà avancé professionnellement et ne prend plus ce type de rôle. Elle cède pour rendre service, elle arrive sur le plateau et se retrouve à attendre toute la journée dans un coin, sans explication. « On s'attendait à une coiffure plus classique », finit-on par lui dire. D'ailleurs, « je n'ai aucun souvenir d'avoir été castée sans lien avec ma couleur de peau. Tu n'es jamais quelqu'un de neutre, on te choisit pour ta couleur ou pour ta rondeur », observe-t-elle.

Théâtre de foire

Mais au-delà de ces péripéties, de la précarité, de cette « impression d'être du matériel », Sabine découvre un monde où elle a une voix. Paradoxal ? D'un côté, il y a les petits rôles maltraitants, les violences dont on ne peut pas dire grand chose au risque de n'être jamais rappelée, de l'autre, il y a les mots avec lesquels on joue, qui donnent du pouvoir. Une chance de s'exprimer qu'elle découvre dès le lycée. Sabine s'accroche, « travaille dans le bazar du foyer, où pas grand monde ne fait ses devoirs et où personne n'est là pour nous aider », et obtient son bac. En partie grâce à sa sœur, « brillante, qui m'a fait lire et a entretenu ma culture », note-t-elle. La jeune artiste passe ensuite un an au conservatoire de Montpellier, où les rôles clichés la lassent. Avec son contrat jeune majeur, elle se démène pour être mutée à Paris, où elle entame une école de théâtre. Suivent les déceptions, les coups durs, la fin de l'Aide sociale à l'enfance, d'autres expériences professionnelles, dans la danse africaine notamment, puis son retour vers « la dramaturgie, la réflexion du théâtre, qui me manquaient ».

« Comment critiquer les stéréotypes sans les véhiculer à mon tour ? »

Aujourd'hui, Sabine Pakora monte sur scène avec ses mots, son histoire. « Ma pièce, *La Freak*, est un peu le concentré de blagues qu'on se racontait quand on était jeunes. Si on

a la possibilité de parler, c'est qu'on a le moyen de prendre le dessus sur tout ça. C'est une façon de mettre à distance, d'évacuer ce qui nous pose problème. » Elle s'amuse des stéréotypes, mais « comment les critiquer sans les véhiculer à mon tour, comment garder de l'humour tout en offrant une seconde lecture ? » se demande-t-elle, inquiète de nourrir le stéréotype en l'incarnant. Elle choisit donc une autre approche : « Je m'inscris dans la satire, le théâtre de foire. Je veux faire croire que je joue un spectacle tout en me moquant des notables. Mais plutôt que jouer ces femmes avec un accent, je choisis d'incarner un réalisateur, un sociologue... Des figures d'autorité que je me permets de caricaturer et à travers qui je donne à voir et à entendre le regard porté sur les minorités. »

La Freak, journal d'une femme vaudou : entretien avec Sabine Pakora

 africultures.com/la-freak-journal-dune-femme-vaudou-entretien-avec-sabine-pakora/

20 septembre 2022



Sabine Pakora est une comédienne franco-ivoirienne qui dispose d'une très longue filmographie. Elle a écumé les rôles secondaires dans des comédies françaises à grand succès telles que *Les Trois frères : le retour*, *Samba*, *Il a déjà tes yeux* ou *La deuxième étoile*. Après avoir participé à l'ouvrage collectif *Noire n'est pas mon métier*, où elle racontait le racisme qu'elle a subi dans sa vie professionnelle, elle a décidé d'écrire un spectacle seul en scène. *La Freak, journal d'une femme vaudou* est un texte qui parle de la problématique de l'assignation, des stéréotypes, notamment dans le monde du spectacle et de l'image. Notamment quand on est en dehors de la norme. C'est aussi un plaidoyer contre les enfermements, contre les carcans. La pièce se joue au théâtre de la Reine Blanche à Paris jusqu'au 5 octobre 2022.

Africultures : Pourquoi avoir titré ton spectacle « *journal d'une femme vaudou* » ?

Sabine Pakora : Le titre de mon spectacle c'est *Journal d'une femme vaudou*, *La Freak*. Une « *freak* » en anglais c'est un personnage, le monstre, la différence, la

monstruosité qui est aussi une monstration. Ce qui est monstrueux on a envie aussi de l'observer, de le regarder. Donc je joue sur l'homonymie avec l'Afrique. Et puis *Journal d'une femme vaudou* c'est aussi le journal d'une femme de chambre, de domestiques qui politisent qui ont un regard sur leurs vécus, sur leurs expériences de leurs conditions professionnelles comme moi. Donc il y avait un parallèle dans le titre. Femme vaudou c'est aussi des personnages que j'ai pas mal joués. Et femme marabout, femme vaudou, pour moi c'est l'essentialisation maximum parce que dans le marabout, dans le vaudou, il y a tout : l'animisme, le polythéisme, la magie, tout ce qu'il y a d'obscur, qui est opposé à la rationalité occidentale. C'est l'essentialisation, l'exotisation de l'Afrique qui se personnifie dans le vaudou. C'est un des rôles que j'ai été amené à jouer et qui m'a beaucoup questionné quand on me les a proposés.

Tu as interprété un nombre important de rôles au cinéma et à la télévision est-ce que tu peux nous en parler ?

En tant que comédienne, j'étais contente au départ d'avoir des opportunités, parce que ce n'est pas évident. J'ai plein d'amis qui ont une formation mais qui n'ont pas eu l'opportunité de travailler, de décrocher des rôles. J'avoue que j'étais généralement heureuse de décrocher des rôles. Et puis peu après, j'ai su que c'était généralement les mêmes rôles de femme africaine, d'immigrants, de femmes africaines en difficulté, de prostituées, des femmes qui appartiennent toutes à une même condition sociale et économique. Ce qui renvoie aussi à la problématique du *care* [NDLR : métiers du soin]. Dans le *care* il y a pas mal de femmes non blanches issues de l'immigration. J'ai l'impression que la compétence qu'on demande c'est surtout d'être non blanc et d'être une femme. Cela a commencé à me questionner sur ces rôles qui étaient des rôles assez périphériques où tu avais une phrase, deux phrases, trois jours de tournage. Je me suis interrogé sur l'idée de jouer des personnages qui ont un certain statut économique dans le contexte politique qui est celui dans lequel je vis étant fille de l'immigration et fille de colonisé.



Récemment j'ai joué le rôle de médecin légiste [dans la série *Alice Nevers : le juge est une femme* diffusée sur France 2]. C'est l'un de mes rares rôles de CSP+. Par contre sur le casting il était inscrit qu'ils cherchaient une femme très ronde et elle avait quand même aussi un nom africain. En tout cas ce que je représentait n'était pas là par hasard. Cela répondait peut-être à de nouvelles exigences de France Télévisions, ils ont envie de voir des femmes. Ils ont envie de voir la diversité... Je suis toujours convoquée par rapport à ma couleur de peau ou mon physique. J'ai joué dans une quarantaine de films environ mais j'ai toujours à peu près le même type de rôle.

Qu'est-ce qui t'as motivé à écrire cette pièce ?

Ce qui m'a donné envie d'écrire cette pièce c'est tout simplement les expériences que j'ai eu en tant que comédienne. Quand j'ai commencé à travailler c'était des expériences qui étaient très étonnantes. Les productions me disaient par exemple de mettre à disposition mon placard à la costumière qui venait chez moi. Je trouvais ça très intrusif. En participant au livre *Noire n'est pas mon métier*, je me suis rendue compte que chez d'autres comédiennes [noires] on leur demandait aussi de mettre à disposition leur garde-robe pour trouver des vêtements bigarrés, des boubous et autres censés correspondre aux personnages qu'on interprète. J'avais aussi envie de dresser des portraits des gens que je rencontrés. J'écris à partir de mes expériences. C'est une autofiction donc je romance, j'extrapole un peu les choses pour la scène.

Mais beaucoup de choses qui sont dites, sont des choses que j'ai entendues. J'ai écrit deux heures et demi de spectacle, j'ai dû faire une sélection.

Pourquoi avoir choisi cette mise en scène, seule avec de l'humour en plus ?

J'aime beaucoup la tradition de Molière, du théâtre un peu aussi, de la satire, une manière d'exposer la réalité. Mais d'avoir derrière une toute autre pensée politique. C'est à dire qu'en surface, ça paraît anodin mais derrière c'est autre. L'humour répond à ça. Un humour noir. Un humour sarcastique. Je me suis rendue compte que je n'avais plus du tout envie de véhiculer les stéréotypes. De représenter ces femmes que j'ai beaucoup incarné. J'avais envie de montrer le



miroir des personnages que je jouais, travailler sur les caricatures des personnages blancs en tant que femme noire et sur des personnages d'autorité tels que les réalisateurs, des producteurs, des sociologues, directrices de casting. J'ai voulu caricaturer ces personnages là qui n'ont pas l'habitude d'être caricaturés par une personne comme moi. Puis exposer dans même temps, le regard qui était porté sur les personnes issues des minorités. Donc ça faisait une pierre deux coups.

Je pense que c'est une pièce qui est politique dans le contexte d'aujourd'hui. Elle aborde les non-dits. En écrivant cette pièce, je n'étais pas sûre de pouvoir la jouer. De pouvoir simplement incarner ma parole et mes textes. Je me suis battue pour jouer ce texte, pour trouver des partenaires. Aujourd'hui je pense que c'est possible d'entendre ces réalités là, ce texte là qui auparavant était perçu comme subversif. Je pouvait être perçue comme une dissidente qui n'aime pas la France, alors que moi je parle juste de mes expériences, mon ressenti. C'est une pièce qui aborde des non-dits. J'ai été soulagé quand j'ai fait une première lecture au théâtre des déchargeurs. Il y a vraiment eu un intérêt, un enthousiasme qui m'a poussé à me questionner. Pareil au théâtre du camp du parquet. Le théâtre a été obligé d'augmenter sa jauge pour accueillir des spectateurs. Je pense que le public a aussi envie de parler de ces sujets qui dérangent une partie de la société qui n'est pas directement confrontée mais qui est aussi affectée par ça. Et pour avoir fait des sorties de résidences à deux reprises, le public se sentait concerné aussi parce qu'il ya quelques chose d'universel qui renvoie à la problématique de la norme, de la standardisation partout le monde.

Tu dis que tu ne savais pas si tu étais capable d'incarner ton texte... pourquoi ?

En fait je dis plutôt que je ne savais pas comment ça allait être perçu. De la même manière que dans mon témoignage dans *Noire n'est pas mon métier*, je pensais que je signalais la fin de ma vie de comédienne. Parce que je pense qu'à ce moment-là, c'était encore très sensible. Beaucoup de gens ont tenté de dissuader Aïssa Maïga de se lancer dans cette initiative là. Même les acteurs noirs et certains réalisateurs disaient : « *tu t'expose à quelque chose, tu ne vas plus pouvoir travailler.* » J'avais l'impression que mon discours dérangeait alors que je ne faisais que reprendre les propos tenus par des sociologues et des sociologues blancs d'ailleurs. Mais dit dans ma bouche, ça devenait très politique. On a eu du mal à entendre ça venant de ma bouche.

Et dans [La Freak] c'est un peu pareil. Je dis des choses qui peuvent être dérangeantes, malaisantes pour la société française, la société blanche et peut être aussi pour le monde du spectacle. Par exemple je pose la problématique des

os humains. Ce qui me questionne dans mon parcours c'est qu'au bout de dix ans je devrais évoluer, ne plus être encore cantonnée à jouer des rôles comme ceux-là. Je relie cela au plafond de verre auquel je suis exposée. Toute la problématique coloniale. Pour moi, tous ces personnages renvoient encore à la figure de l'esclave, du domestique, de la femme africaine et même de la prostituée. Bref, tous ces types de personnages que j'ai été amené à jouer émergent dans cet imaginaire, cet inconscient colonial. J'évolue difficilement parce que mon physique me renvoie plus à une femme de ménage, à une domestique, à l'esclave qui était une force de travail.

Propos recueillis par Samba Doucouré, entretien retranscrit par Grégoire Blaise Essono